

Un soir, je me préparais, comme d'ordinaire, à me rendre chez elle, lorsque j'entendis un rude coup de sonnette à la maison.

Le domestique et la ménagère n'étant pas là, j'allai ouvrir, on plutôt j'eus à peine fait jouer la serrure que la porte roula sur ses gonds.

Je me trouvai en face d'Antoinette, pâle, tremblante, les traits bouleversés.

— Mon Dieu, cher ange, m'écriai-je en l'attirant dans le corridor d'entrée, qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ? qu'est-ce qui vous amène ici ? Pour Dieu, vite, parlez !

— Mon ami, dit-elle d'un ton froid comme l'acier, je viens vous dire que je ne serai peut-être jamais votre femme.

— Et pourquoi ? expliquez-vous !.....

— Parce qu'il est revenu, lui !..... Il est ici et me réclame.....

— Qui, lui ?.....

Je n'eus pas le temps d'interroger davantage, Antoinette s'affaissa lourdement sur le parquet.

Je la pris dans mes bras et la transportai sur une ottomane dans mon bureau où je parvins à lui faire reprendre ses sens.

Alors, elle me raconta sa lamentable histoire.

Elle avait épousé, alors qu'elle n'avait que dix-huit ans, un homme absolument indigne d'elle.

Un jour, ce misérable l'abandonna dans un moment où elle avait le plus besoin de ses soins et de son travail.

Quelques mois après, elle donnait le jour à un enfant. Grâce à son travail, à son industrie, et à quelques lambeaux d'une fortune autrefois considérable, elle put vivre modestement avec son enfant.

Le bambin était à peine âgé de trois ans que Dame Ruineur vint lui apprendre la mort accidentelle de son mari.....

.....
— Cette après-midi, dit-elle, au moment où mes pensées s'envolaient vers vous et que je rêvais à notre vie future, j'entendis quelqu'un frapper à la porte.

J'allai ouvrir, croyant que c'était vous.....
C'était lui !..... mon mari !

Il revenait repentant, joyeux, et tout heureux à l'idée qu'il pouvait avoir quelques jours de bonheur au logis.

Il se jeta à mes genoux, en me demandant de me pardonner sa lâche désertion.

Son apparition m'avait transformée en une statue de marbre. Je restai muette et sans mouvement, jusqu'au moment où l'idée que vous pouviez venir, me tira de cet état léthargique.

Je suis venue.....

Ce coup brutal me fit perdre tout contrôle sur moi-même. Apprenant la pièce comme un insensé, je demandai à Antoinette de me dire ce que valaient les droits de cet homme en face des miens. Je m'adjurai par tout ce qu'elle avait de plus sacré, d'être à moi et à nul autre, comme déjà devant Dieu elle devait être ma femme.....

Le coup m'avait étourdi au point que je ne voyais plus que confusément à travers la réalité, et qu'au milieu des sorties les plus incohérentes, je sentais qu'une sorte de délire s'emparait de ma tête, et que ma raison violemment secouée s'enfuyait.....

Grâce à Dieu !.....
Antoinette, je puis le dire encore, resta fidèle au devoir, à moi, à la mémoire du petit chérubin mort, et au mari repentant.....

Mais, l'ouragan qui passe laisse moins de ruines derrière lui, que ce coup de foudre n'infligea de meurtrissures à nos âmes.

Quand, ce soir là, nous nous séparâmes, nous savions que c'était pour toujours.

Je ne l'ai jamais revue.

Cinq années durant, elle vécut, épouse fidèle, avec l'homme qui l'avait désertée, et qui fit, mais en vain, tout en son pouvoir pour lui faire oublier son crime et sa douleur.

Un jour, je reçus un petit billet soigneusement cacheté. L'adresse m'en révéla la signature.

Avec une émotion qui s'explique facilement, je fis sauter le cachet.

Le billet, en effet, était d'elle.

Sur son lit de mort, avant de rendre le dernier soupir, elle avait griffonné plutôt qu'écrit de sa main défaillante, ces mots : "*À-haut, Dieu ne nous séparera plus.*"

Pas un mot de plus, pas une parole d'amour.

Mais ce billet, que je garde encore comme une précieuse relique, versa dans mon âme un baume salutaire et vivifiant.

Je le lis et relis de temps à autre, et j'y puise un courage nouveau, en attendant le moment béni de notre réunion là-haut.

TREMOLO

ECONOMIE DOMESTIQUE

L'économie est le grand trésorier de tous les ménages ; pour les mères de famille, l'économie représente la prospérité et l'abondance du foyer domestique ; pour les égoïstes, l'économie fournit le moyen d'obtenir les jouissances personnelles et solitaires ; pour les cœurs généreux, elle est la voie qui conduit à la charité, et qui permet les libéralités faites à propos : grâce à l'économie, on peut éviter de disputer à une malheureuse ouvrière une partie de son humble salaire, si péniblement gagné... On peut être toujours équitable et souvent généreux.

La prodigalité offre naturellement les résultats opposés : elle marche toujours en compagnie de la parcimonie, car on n'alimente le superflu qu'aux dépens du nécessaire. On intervertit ainsi l'importance réelle de chaque objet, on traite sérieusement les choses frivoles, légèrement les sujets sérieux ; les *fantaisies*, celles-là même qui semblent être peu coûteuses, absorbent petit à petit une grande partie de l'argent dont on peut disposer, et l'on arrive insensiblement, soit à retrancher les dépenses nécessaires et sensées, soit à augmenter sa part aux dépens d'autrui.

Si l'accusation de frivolité adressée aux femmes est méritée en partie par quelques-unes d'entre elles, ce n'est point parce qu'elles dépassent le chiffre qu'elles peuvent raisonnablement consacrer à leurs dépenses personnelles, mais peut-être parce qu'elles attribuent une trop grande importance à tous les détails qui composent leur toilette ; parce qu'à leurs yeux, cette question prime toutes les autres, et que cette façon de l'envisager les conduit par une pente insensible à l'égoïsme et à une certaine sécheresse de cœur. Il n'est pas raisonnable de chercher, d'espérer la perfection, mais il est bon de se préoccuper du perfectionnement ; il m'est permis par conséquent de souhaiter que toutes les femmes étudient le grand art d'équilibrer la dépense, qu'elles y deviennent habiles en se proposant, non le but égoïste d'obtenir ainsi une plus grande somme de jouissances personnelles, mais bien celui de pouvoir être généreuses à propos, sans compromettre aucun intérêt par l'exercice de la libéralité.

La première recommandation, celle que j'adresserai à toutes les femmes, quelle que soit leur fortune, sera d'apprendre à tailler et à condre tous les objets de toilette et de lingerie dont elles peuvent avoir besoin. Cette science est l'une des premières parmi celles qui doivent être enseignées aux jeunes filles ; c'est la plus nécessaire, la plus importante, si l'on considère ses résultats de toute nature. Si une femme est pauvre, ou si sa fortune est modique, elle augmentera considérablement les ressources du ménage en retranchant les frais de façon, qui sont toujours fort élevés. Si, au contraire, il s'agit d'une femme riche, l'habitude du travail la retiendra plus souvent au logis, tandis que la possibilité de faire elle-même tout au moins quelques-uns des vêtements de ses enfants occupera agréablement ses loisirs ; son expérience sur ce sujet, si essentiellement féminin, lui permettra de diriger une femme de chambre, ou bien une ouvrière lorsqu'il s'agira des robes simples, des toilettes de campagne et des vêtements d'intérieur, et l'argent qui aurait été dépensé pour ces objets pourra augmenter son superflu, ou le nécessaire d'autrui. L'art de faire elle-même ses vêtements constitue